



HAL
open science

Les Bouches de Bonifacio durant l'Antiquité

Gaël Brkojewitsch, Agnès Bergeret, Séverine Blin, Marie-Brigitte Carre, Laetitia Cavassa, Franca Cibecchini, Sébastien Clerbois, Vianney Forest, Matthieu Ghilardi, Nadine Mattielli, et al.

► **To cite this version:**

Gaël Brkojewitsch, Agnès Bergeret, Séverine Blin, Marie-Brigitte Carre, Laetitia Cavassa, et al.. Les Bouches de Bonifacio durant l'Antiquité. Céline Leandri; Franck Leandri. Archéologie en Corse, vingt années de recherche : Actes du colloque d'Ajaccio, novembre 2017, Éditions Errance, pp.165-178, 2022, 978-2-87772-644-3. hal-03468840

HAL Id: hal-03468840

<https://hal.science/hal-03468840v1>

Submitted on 13 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ARCHÉOLOGIE EN CORSE

VINGT ANNÉES DE RECHERCHES

Sous la direction de Céline et Franck Leandri



éditions errance

LES BOUCHES DE BONIFACIO DURANT L'ANTIQUITÉ

Gaël Brkojewitsch, Agnès Bergeret, Séverine Blin, Marie-Brigitte Carre, Laetitia Cavassa, Franca Cibecchini, Sébastien Clerbois, Vianney Forest, Matthieu Ghilardi, Nadine Mattielli, Letizia Nonne, Pascal Neaud, Stéphanie Raux, Emilie Tomas, Antoine Triantafyllou, Laurent Vidal

RÉSUMÉ

Le terroir de Bonifacio se distingue par sa position géographique privilégiée et une géologie atypique. Cet article se propose de dresser un bilan historiographique des recherches ayant concerné la période romaine. Les principaux sites répertoriés sont présentés en prenant en considération les découvertes anciennes, les ressources disponibles localement (les carrières de pierre, la pourpre) et le contexte environnemental. Les principaux sujets abordés ici sont étudiés par ailleurs depuis 2018 dans le cadre d'un projet collectif de recherche du ministère de la Culture intitulé "Les Bouches de Bonifacio à l'époque romaine : approches archéologique et géoarchéologique".

ABSTRACT

The landscape of Bonifacio is singular due to its specific geographical location and atypical geology. This paper aims to draw up a historiographical assessment of research carried out on the Roman period in this area. The main listed archaeological sites are presented with a general presentation merging ancient and recent discoveries with locally available natural resources (stone quarries, the purple dye murex) as well as the environmental context. The main topics are further explored as part of a collective research program since 2018 supported by French Ministry of Culture focusing on the "The strait of Bonifacio during the Roman period: archaeological and geoarchaeological approaches".

INTRODUCTION

L'occupation romaine de l'extrême sud de la Corse n'a encore jamais fait l'objet d'une synthèse. La zone d'étude est pourtant remarquable en raison d'une position géographique privilégiée et d'une géologie atypique. Située à la croisée des routes maritimes de la Méditerranée occidentale, la région a joué un rôle central dans le commerce et cette importance se traduit par la présence de monuments dont le statut est largement débattu. Ce bilan propose un premier état des lieux des vestiges antiques connus et une synthèse des connaissances des principaux sites terrestres du piale de Bonifacio et des gisements sous-marins répertoriés le long de ses côtes, en mettant en relation les découvertes anciennes et récentes avec les ressources locales et le contexte environnemental. Le

cadre chronologique retenu est compris entre le I^{er} s. av. J.-C. et le IV^e s. apr. J.-C., afin d'aborder la phase de stabilisation du territoire après la fondation des colonies de Mariana et d'Aléria dans la plaine orientale.

CONTEXTE GÉOLOGIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

Les confins de la Corse hercynienne

L'histoire géologique de la Corse est extrêmement riche et diversifiée. Le socle de l'île est formé dans sa partie occidentale de quelques boutonnières métamorphiques précambriennes et de vastes corps magmatiques calco-alcalins, eux-mêmes intrudés par des unités magmatiques alcalines. Cette activité

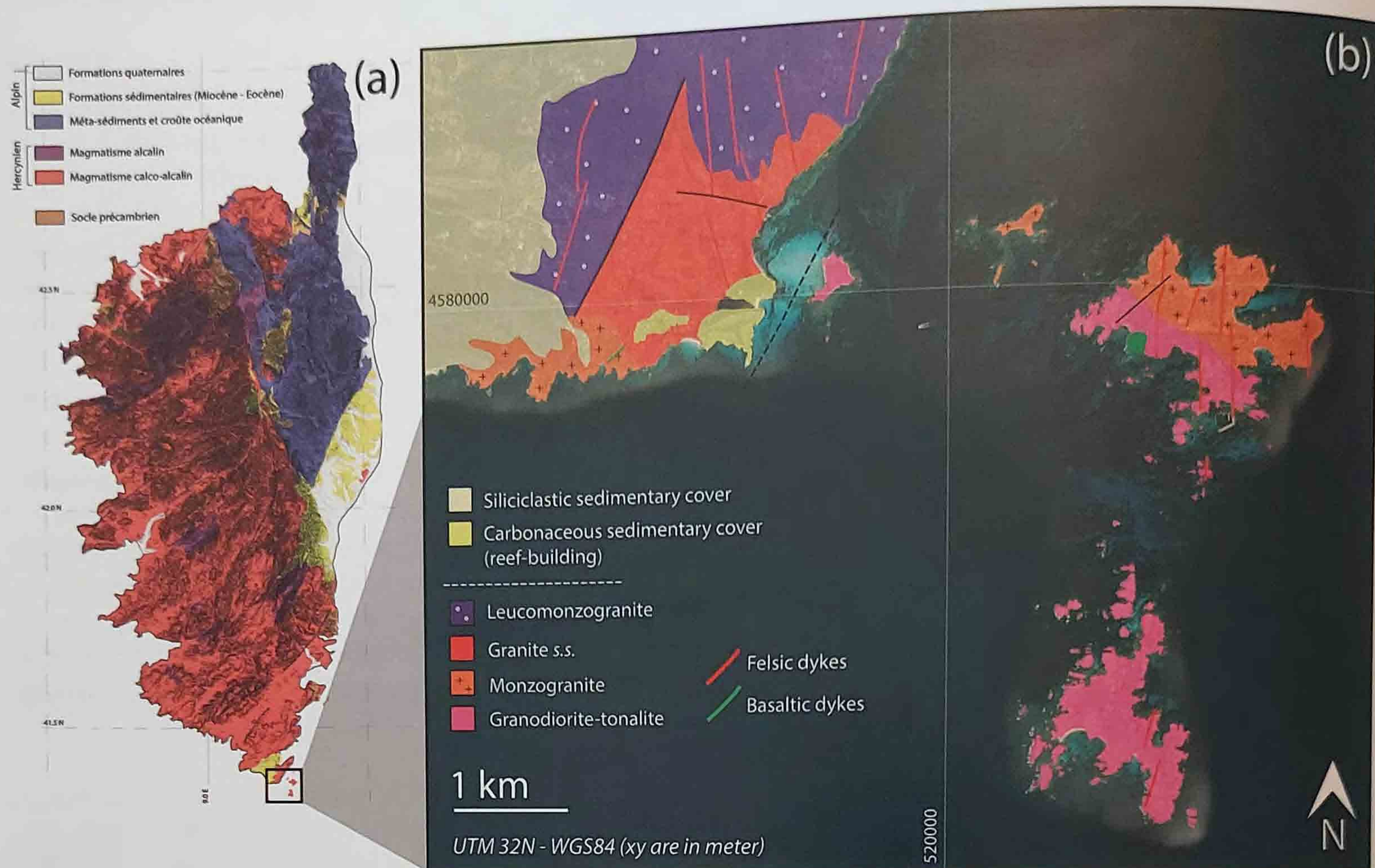


Fig. 1. Carte géologique de la zone d'étude. (DAO A. Triantafyllou)

magmatique intense marque la mise en place, suivie du démantèlement, de la chaîne orogénique hercynienne ; dans sa partie orientale, le socle corse se compose d'unités métamorphiques charriées en contexte géodynamique alpin ; celles-ci sont composées de méta-sédiments et de fragments de croûte océanique fortement tectonisés. Et finalement, un épisode plus récent a principalement vu le dépôt d'unités sédimentaires miocènes en discordance sur les roches du socle (fig. 1a).

Le contexte géologique de la côte et des îles des Bouches de Bonifacio (par exemple Lavezzi, San Bainzu, Cavallo, etc.) reflète bien cette évolution polyphasée. Le socle principalement granitique présente une composition minéralogique diversifiée avec des proportions modales variables en feldspath alcalin (orthose), plagioclase, quartz et en minéraux ferromagnésiens (biotite et amphibole). Plusieurs sous-unités se dessinent (fig. 1b) : de granodiorite et tonalite à biotite et amphibole (de teinte grisâtre), de monzogranite, et de granite à feldspath alcalin (d'une coloration rosée). Les massifs de composition plus alcaline contiennent de nombreuses enclaves de composition dioritique et sont fréquemment recoupés par des filons microgranitiques eux-mêmes intrudés par des réseaux de dykes basaltiques. Dans la région de Sperone, les unités granitiques sont recouvertes en discordance par des formations sédimentaires carbonatées d'âge miocène

(-19 Ma). Ces dernières témoignent de dépôts marins associés à des constructions récifales (cnidaires, bryozoaires, foraminifères, etc.) ; conférant un aspect blanchâtre à la roche et une forte porosité.

État de l'art

Les principaux gisements romains ont été repérés dès la première moitié du XIX^e s. par Prosper Mérimée lors de son voyage en Corse (Mérimée, 1840 : 84-88) puis par Arlette Ambroise. Bien que les sites les plus fameux aient fait l'objet de campagnes de fouilles programmées dans les années 1970 et 1980, force est de constater que les résultats ont été peu exploités. À partir des années 2010, une campagne de prospections, puis des recherches archéologiques préventives ont permis d'apporter des éléments plus significatifs, ouvrant la voie à la reprise des recherches programmées dans le cadre d'un Projet Collectif de Recherche (fig. 2).

Les prospections

Émilie Tomas et Béatrice Di Meglio ont mené des prospections-inventaires entre 2011 et 2013 en privilégiant les secteurs du Stintinu et de la Trinité où plusieurs abris avaient été localisés. Ces travaux ont donné lieu à un premier zonage archéologique des secteurs sensibles de la commune

de Bonifacio exploité par le Service régional de l'archéologie¹ lors de ses prescriptions, ainsi qu'à une cartographie des sites romains.

Les fouilles programmées

Une note dactylographiée de 1959 de Jean Jehasse et Jean-Paul Boucher², publiée un an plus tard (Jehasse, Boucher, 1960), signale l'existence de reliefs sculptés d'époque romaine à Cavallo. De 1972 à 1981, l'île a fait l'objet de recherches diachroniques assez systématiques par Paul-Marie Agostini. Dans la partie sud, les prospections de surface et le suivi des travaux d'urbanisme ont été complétés par des sondages concernant la Préhistoire, les âges des Métaux (site de plein air Grecu II, abri-sous-roche Grecu I, Bergerie I et Bergerie II) et l'époque romaine (carrières et bâtiment romain). Ces suivis ont permis de délimiter partiellement l'extension d'un établissement romain que Agostini a commencé à étudier, la fouille a ensuite été poursuivie par Olivier Jehasse entre 1982 et 1987. Ce dernier a également réalisé une fouille de sauvetage sur un four qui se trouvait sur la presqu'île dite des Courriers, mais dont les vestiges restent aujourd'hui mal localisés. Entre 1979 et 1991 dans le cadre d'une fouille programmée, Agostini a ensuite dégagé sur quelques milliers de mètres carrés les vestiges romains de Piantarella, sur lesquels on reviendra plus loin. D'autres sondages ont été effectués ultérieurement, notamment par l'architecte Pierre André, qui n'ont pas tous été répertoriés.

Les fouilles préventives

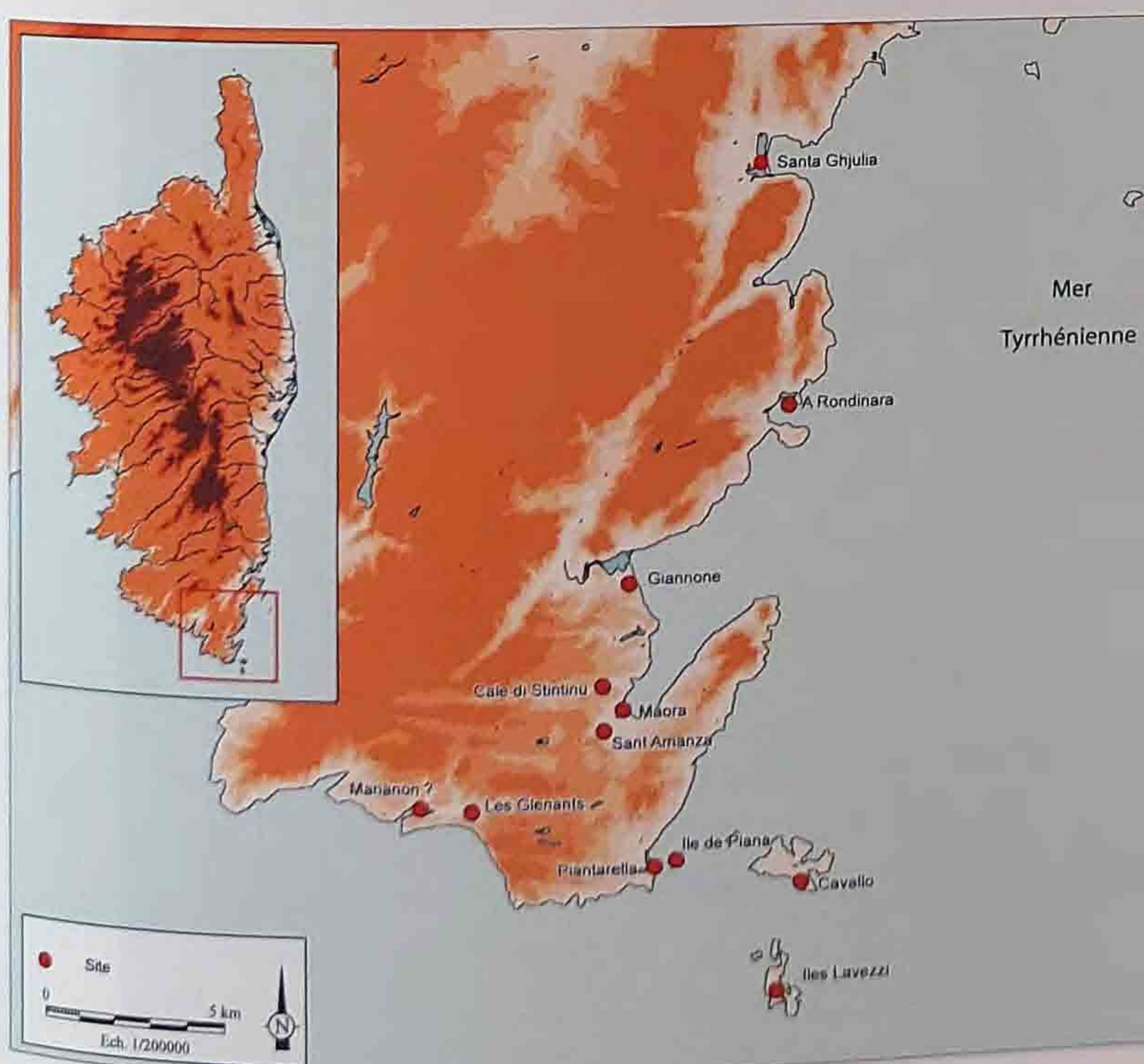
Il ne fait pas de doute que des projets immobiliers aient entraîné encore dans un passé récent la destruction de bâtiments romains sans que des procédures adaptées aient été mises en place pour en documenter les ruines. Le site des Glénants, dans la ville basse de Bonifacio, a probablement été détruit par les pelleteuses. La commune fait désormais l'objet d'une attention scrupuleuse : les résultats des opérations d'archéologie préventive menées ces dernières années sont cependant inégaux.

La parcelle de 2 ha, localisée au contact du mur de façade de l'établissement de Piantarella a fait l'objet d'un diagnostic archéologique. Elle n'a livré aucun vestige archéologique antique (Chapon, 2012).

En 2012, un diagnostic archéologique a été réalisé sur l'emprise d'une nouvelle station d'épuration sur l'île de Cavallo (Vidal, 2014). L'opération portant sur une surface modeste n'a livré que des remblais récents. Toutefois, dans le cadre de cette intervention, une mission photographique et quelques observations de terrain ont été réalisées sur la partie conservée de l'établissement romain découvert par Agostini dans les années 1970.

La fouille du site de Sant'Amanza, qui a suivi un diagnostic réalisé en 2014 (Bergeret, Fabre, 2016) a quant à elle révélé deux grands types d'occupation : le premier est associé à la mise en culture de l'espace, le second à une occupation funéraire comprenant l'édification d'une église paléochrétienne (Sant'Amanza) juxtée par des inhumations.

Fig. 2. Localisation des principaux sites romains évoqués. (DAO G. Brkojewitsch et Y. Daune)



1.2.3 Le programme collectif de recherche

En 2015, une première mission d'expertise a été menée à la demande du SRA sur le site de Piantarella, destinée à établir un état des connaissances synthétisant l'ensemble des interventions ayant eu lieu sur ce site. Ce travail de récolement a été complété l'année suivante par une campagne qui comportait deux volets. Le premier portait sur l'évaluation du potentiel archéologique du site au travers des mobiliers exhumés depuis les interventions d'Agostini, mobiliers jusqu'alors dispersés et qui ont été rassemblés. Le second volet consistait en une campagne de prospection sur les carrières de granite.

Plusieurs chercheurs ont contribué à élargir le cadre des recherches. Suite aux résultats du diagnostic sur l'île de Cavallo, des membres de l'Inrap ont réinterrogé le statut de l'établissement tandis que Franca Cibecchini identifiait une série de structures sous-marines insolites à proximité de la Punta Sperone et Mathieu Ghilardi se proposait de préciser l'évolution du littoral en relation avec l'établissement romain grâce à plusieurs carottages effectués dans les étangs voisins de Piantarella.

Afin d'aborder ces questions de manière cohérente et concertée, un Projet Collectif de Recherche a été engagé en 2017 (année probatoire), puis autorisé pour les années 2018-2020. Ce projet regroupe cinq équipes pluridisciplinaires et une trentaine de chercheurs interinstitutionnels.

LES OCCUPATIONS À L'ÉPOQUE ROMAINE

Avec 138 km² d'assiette et près de 50 km de côte (sans compter les côtes des îles et îlots de l'archipel des Lavezzi), le territoire de Bonifacio dispose de nombreux emplacements qui auraient pu héberger des sites de la période romaine. Toutefois, malgré les campagnes de prospection répétées et les recherches préventives qui se multiplient, le corpus de sites reste encore faible et peu de découvertes récentes permettent de faire évoluer notre connaissance de la nature de l'habitat. Aux côtés des édifices de Piantarella et de Cavallo, plusieurs traces agraires ont été repérées à Sant'Amanza signalant certainement la présence d'un établissement romain qui n'a pas été touché par la fouille. L'emplacement de la *mansio* de Pallas, signalée par les sources antiques, demeure incertain.

Un monument "hors gabarit" : la villa de Piantarella

Témoignage insigne de l'occupation rurale romaine, le site de Piantarella constitue un *unicum* architectural sur le territoire insulaire. Les vestiges se situent à proximité de la Punta Sperone où ils occupent un promontoire calcaire de 3,5 ha délimité par deux étangs : celui de Piantarella au nord, alimenté par le ruisseau de la Violina ; celui de Sperone au sud dans lequel débouche le ruisseau de Sperono. Le bâtiment possède un plan en U qui se compose d'un corps de logis orienté N-S et de deux ailes orientées O-E. L'architecte Pierre André, qui a travaillé sur une maquette de l'édifice, faisait l'hypothèse d'une clôture en matériaux périssables fermant la cour centrale (1350 m²) parallèlement au littoral mais cette proposition n'a pas été étayée de preuves. L'ensemble des constructions s'inscrit dans un carré de quasiment deux arpents de côté (66,5 m) qui couvre une surface totale de 4425 m² (fig. 3).

L'édifice est construit en calcaire coquillier local pour une grande part. Plusieurs excavations à l'ouest et à l'est de l'établissement sont susceptibles d'avoir servi de carrières d'extraction. L'appareil employé dans la phase initiale est l'*opus reticulatum* avec des chaînages d'angle en *opus vittatum*. La

Fig. 3. Vue zénithale du balnéaire de la villa de Piantarella. (© Panorama)



taille des moellons est particulièrement soignée au cœur de la résidence dans le couloir d'entrée et dans les pièces adjacentes, qui pour trois d'entre elles possèdent des sols en mortier de tuileau particulièrement résistant. Ailleurs, l'*opus reticulatum* est parfois plus irrégulier et le grain de la matière première est souvent plus grossier. L'usage de la brique est largement répandu dans le balnéaire où une des chambres de chauffe est appareillée en une juxtaposition d'*opus latericium* et de *reticulatum*, tout comme une série de cloisons récemment mise en évidence dans le corps de logis. Enfin, plusieurs espaces aménagés dans les bains dans une phase de construction tardive, mettent en œuvre des éléments de remploi à l'intérieur d'appareils nettement moins soignés, qui comprennent parfois des moellons de calcaire à peine ébauchés.

Les travaux commencés depuis 2015 visent à une relecture du bâti, lequel est dans un état remarquable de conservation mais souffre toutefois des vicissitudes d'une exposition continue aux agents atmosphériques. L'approche vise à étudier les modes de construction et la chronologie relative des élévations des murs en association avec une caractérisation des mortiers (Coutelas, en cours³). Les fouilles anciennes ont porté sur une surface considérable, supérieure à 3000 m². Le mobilier, n'ayant pu être localisé dans la stratigraphie ou même par secteur de fouille, a été regroupé par catégorie. Un important travail de récolement et d'inventaire est actuellement conduit sur ces collections anciennes. Les recherches menées dans le cadre du PCR s'accompagnent de plusieurs sondages qui doivent fournir les éléments de datation stratigraphique nécessaires à l'élaboration d'un phasage et à une meilleure compréhension des différentes composantes de la *villa*.

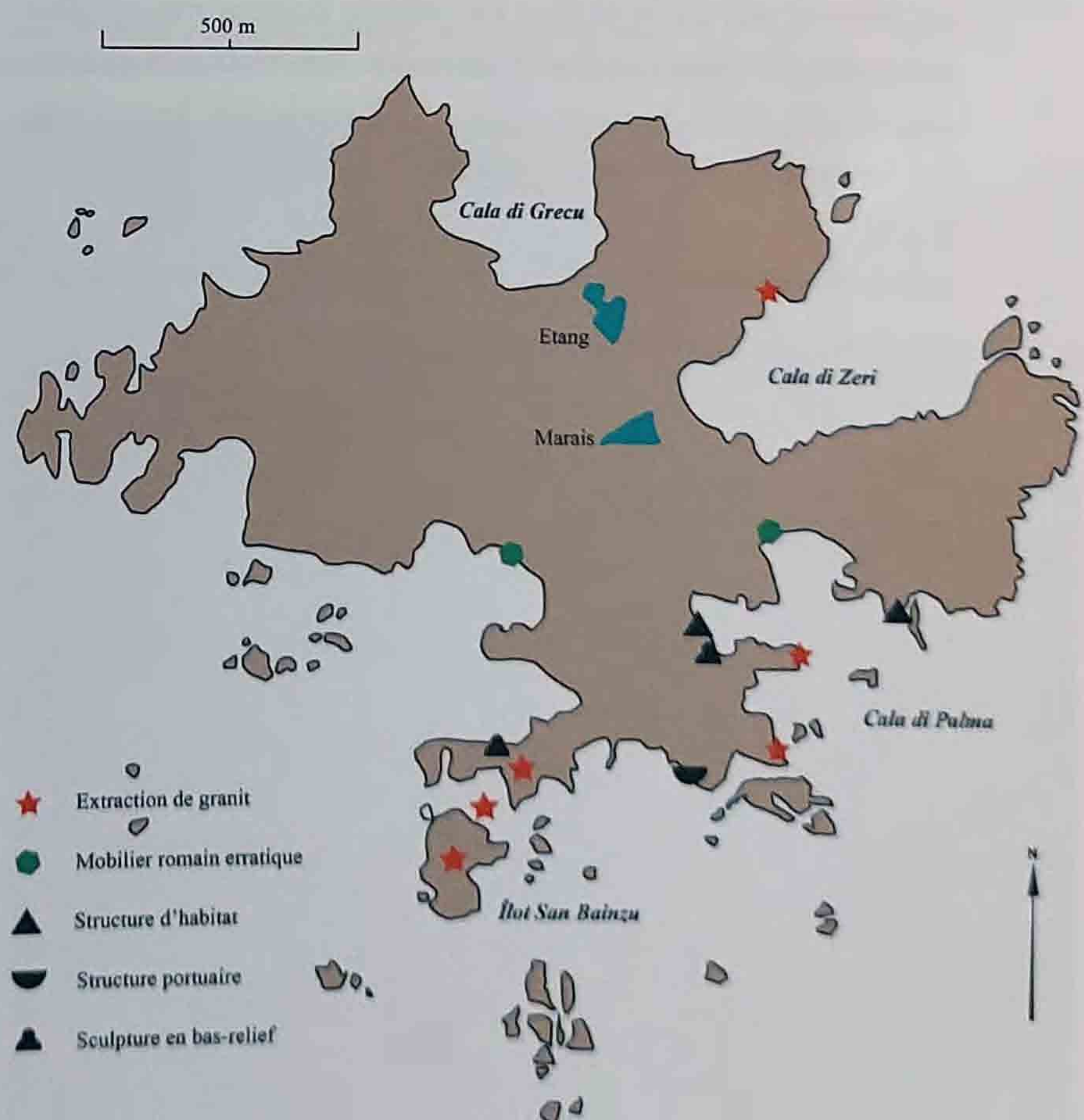
Depuis la reprise des études sur les vestiges de Piantarella, l'identification fonctionnelle de l'établissement constitue une question et un sujet presque incontournables du dossier. Les interprétations de ce qui constitue le plus grand édifice privé de l'île ont varié dans le temps. Agostini a d'abord reconnu une agglomération secondaire, puis il s'est ravisé pour proposer l'hypothèse plus étayée d'une *statio* du *cursus publicus* (Agostini, 1991). Kewin Peche-Quilichini et Giancarlo Bertocco reprennent l'interprétation d'Agostini : "Piantarella est une *statio* conçue pour gérer l'extraction et l'exportation de sel, mais aussi pour assurer les prestations de service liées à l'escale maritime". Cependant, dans le même ouvrage, Xavier Lafon l'intègre dans le corpus des *villae maritimae* (Lafon, 2010). C'est en effet le premier à distinguer dans le plan de ces vestiges ce qui fonde les traits caractéristiques d'un bâtiment principal de *villa*. Certes incomplet, le plan conserve tout de même la partie centrale orientée selon un axe nord-sud, placée face à la mer, de ce qui correspond à la partie résidentielle du bâtiment. Elle est associée dans

son angle s.-o. à un petit balnéaire caractéristique, lui aussi, de ces aménagements de confort qui se retrouvent habituellement dans ce type de résidence à l'époque impériale. Les deux ailes, qui se déploient vers la côte selon une orientation O-E, complètent le plan en formant un vaste U. L'hypothèse de la *villa* est donc aujourd'hui confirmée. Dans le contexte insulaire, l'emploi d'un *opus reticulatum* de qualité implique la présence dès la période augustéenne d'un savoir-faire et d'une équipe rompue à ces techniques, qui semblent importées du monde italique. Il est trop tôt pour évoquer le statut du commanditaire de cet établissement relativement prestigieux. Mais sa localisation plein sud, en regard des côtes sardes et de la presqu'île de Capo Testa, est remarquable. L'association potentielle de cette habitation avec celle de Cavallo, qui est contemporaine des fronts de taille de San Bainzu (voir *infra*) pourrait inciter à l'intégrer dans une chaîne opératoire liée à l'exploitation du granite. Piantarella aurait ainsi pu accueillir un fonctionnaire en charge de la *ratio marmorum*.

Un établissement maritime à Cavallo

Au sud-est de l'île de Cavallo, les fouilles ont permis de mettre au jour un bâtiment romain composé d'un alignement de quatre pièces (fig. 4). Les murs périmétraux sont édifiés en granite rose en appareil irrégulier tandis que les cloisons

Fig. 4. Carte archéologique des sites romains sur Cavallo. (DAO G. Brkojewitsch)



sont en calcaire. Une des pièces possède un revêtement en *opus spicatum* tandis que le sol d'une seconde est décoré d'une mosaïque bicolore. L'ensemble est longé par une canalisation qui collecte les eaux usées pour les conduire en bas de pente. Identifiées comme une agglomération romaine par l'inventeur, les constructions n'ont jamais été caractérisées avec précision. Toutefois, les matériaux employés, le traitement des sols, la présence de tubulures dans les murs indiquent qu'il s'agit d'une habitation dotée d'un certain confort qui n'est pas incompatible avec la définition d'une *villa*. Non loin de là, sur la presqu'île des Courriers, la découverte d'un four et de bâtiments pourrait être mise en relation avec des productions agricoles ou artisanales. Ces aménagements seraient séparés de l'habitat par un quai, dont l'existence a cependant été récemment mise en doute. Peut-être faut-il reconsidérer ces vestiges et les interpréter comme appartenant à une seule propriété, à l'image de certaines *villae* de l'Adriatique.

Dans la carrière romaine située à proximité du bâtiment romain, deux rochers sont sculptés, représentant un homme tenant une *olla* et un personnage barbu muni d'un outil. Jean Jehasse interprétait ces sculptures comme un portrait impérial et une effigie d'Hercule Saxanus, patron des carriers.

Des traces de mise en culture des sols

La fin du Haut Empire, à laquelle structurellement peu de vestiges immobiliers sont associés sur le site de Sant'Amanza, est attestée par du mobilier céramique présent majoritairement en position résiduelle dans les remblais remobilisés durant les périodes suivantes (fig. 5). L'étude fine de ce mobilier antique⁴, certes peu abondant, a mis en évidence des

Fig. 5. Vue générale des sondages à Sant'Amanza. (Cl. A. Bergeret)



marqueurs suffisamment significatifs pour affirmer la présence d'une occupation dès le II^e ou III^e s. apr. J.-C. Celle-ci est également documentée par le mobilier remobilisé dans les terres du cimetière fouillé aux abords de l'ancienne église. Les tessons de céramique mettent en évidence une occupation de ce secteur du II^e au IV^e s. apr. J.-C. Aucune construction n'a été associée à ces éléments. Les seuls vestiges conservés le sont de manière ponctuelle et sont en grande partie tronqués par les occupations postérieures. Ils sont constitués de structures en creux : deux fossés et des tranchées de plantation. L'association de ces éléments à deux fossés mitoyens, montre l'existence d'un axe primitif. Un petit lot de céramiques fournissant un *terminus post quem* vers 280 a été trouvé dans le comblement du fossé occidental. Il convient de s'attarder sur la proximité de ce fossé avec un second tracé linéaire, dans un parfait parallélisme et avec une orientation NNO-SSE. En l'état des observations, il est impossible de déterminer lequel de ces deux fossés est antérieur. La caractérisation de ces creusements n'est pas sans importance, car il pourrait aussi bien s'agir d'une limite parcellaire que d'un fossé de drainage. Cependant, les traces d'entretiens répétés dont a fait l'objet un des fossés induisent la présence d'une limite pérenne. Lors de la période suivante, cette limite est reprise et les deux fossés sont intégrés dans un ensemble plus vaste de tranchées de défonçage. Durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, du V^e s. au VII^e s. apr. J.-C., la mise en culture des terres semble s'intensifier.

L'énigmatique Pallas

L'itinéraire d'Antonin décrit une route située le long de la côte orientale de la Corse. Le texte fournit les distances en milles qui séparent différents points entre Mariana et Pallas. Certaines positions sont clairement identifiées comme des colonies alors que d'autres lieux comme *Praesidium* ou *Pallas* posent des problèmes d'identité et de localisation. Ce dernier site a suscité de nombreuses hypothèses assez discordantes. La plupart des historiens ont choisi de placer Pallas à Bonifacio alors que René Rebuffat, en 1967, la localisait à Sperone. Cette interprétation est partagée par Geneviève Moracchini-Mazel, Raimondo Zucca ou Agostini. D'autres chercheurs, parmi lesquels on trouve Jean Jehasse, ont choisi de placer cette étape au nord de Piantarella, en arrière du golfe de Sant'Amanza. Le site de Bonifacio doit certainement être assimilé à Marianon mentionné par Ptolémée, la *villa* de Piantarella se trouvant trop éloignée de *Portus Favonus* (Conca), signalée à 25 milles romains. Olivier Jehasse, en s'appuyant sur la morphologie du terme et sur la géographie historique propose de situer le site de Pallas dans la baie de Santa Ghjulia (Jehasse, Nucci, 2000).

RECONSTITUTION DES PALÉOENVIRONNEMENTS DANS LE SECTEUR PIANTARELLA-CAVALLO

L'intérêt de reconstituer l'histoire des paysages dans ce secteur anciennement occupé est double : il s'agit dans un premier temps de préciser l'évolution du trait de côte et des environnements littoraux, principalement au cours de l'époque romaine. Dans un second temps, il est question de pouvoir retracer l'histoire de la couverture végétale et d'identifier l'empreinte des activités anthropiques sur sa composition, au cours de la période antique plus particulièrement. L'approche géoarchéologique est donc ici privilégiée pour tenter de mieux comprendre les interactions entre le milieu environnemental et l'occupation humaine de la région des Bouches de Bonifacio.

Les méthodes de recherche se fondent sur la réalisation de carottages sédimentaires dans les zones humides situées à proximité immédiate des sites d'occupation en cours d'étude dans le cadre du projet collectif de recherche. Ainsi, en septembre 2017, trois carottages d'une profondeur maximale de 6,30 m ont été creusés dans l'étang de Piantarella, en arrière du cordon littoral actuel et selon un transect S-N. Fin octobre 2018, deux carottages d'une profondeur maximale d'1,60 m environ ont été réalisés dans une zone humide située au centre de l'île de Cavallo (entre l'héliport et l'ancienne piste d'aérodrome). Les points de prélèvements ont ensuite été

nivelés (société SIGOSPHERE, Lyon) de manière à pouvoir établir des transects chronostratigraphiques. Les analyses de laboratoire reposent sur l'identification de bio-indicateurs (palynologie, anthracologie et ostracodes) dont le but est de caractériser les faciès sédimentaires et les paléoenvironnements. En complément, des analyses sédimentologiques (granulométrie et perte au feu) seront réalisées et auront pour objectif de caractériser l'énergie de dépôt et de mesurer la teneur en matière organique des sédiments (capable de renseigner sur le niveau de fermeture du milieu palustre). Enfin, la réalisation d'une douzaine de datations par le radiocarbone permettra de fixer chronologiquement différents faciès identifiés et de déboucher sur une reconstitution paléogéographique diachronique des secteurs archéologiques concernés par le programme pluridisciplinaire.

Les analyses de laboratoire conduites sur les trois carottages prélevés dans l'étang de Piantarella (fig. 6), mettent déjà en évidence des changements environnementaux majeurs au cours des 7 500 dernières années. En premier lieu, il est intéressant de relever que la date de formation de la lagune est relativement ancienne, vers 5500 avant notre ère (présence du substrat granitique sous les premiers dépôts lagunaires identifiés à 6,20 m de profondeur). Au cours des millénaires suivants, des environnements marins peu profonds (ancienne baie marine ouverte) ont alterné avec des phases de colmatage lagunaire. En deuxième lieu, on constate une

Fig. 6. Localisation des principaux sites archéologiques et des carottages (cercles rouges) effectués dans la lagune de Piantarella et sur l'île de Cavallo. Le fond topographique provient des données Lidar. (DAO M. Ghilardi, Cerege)

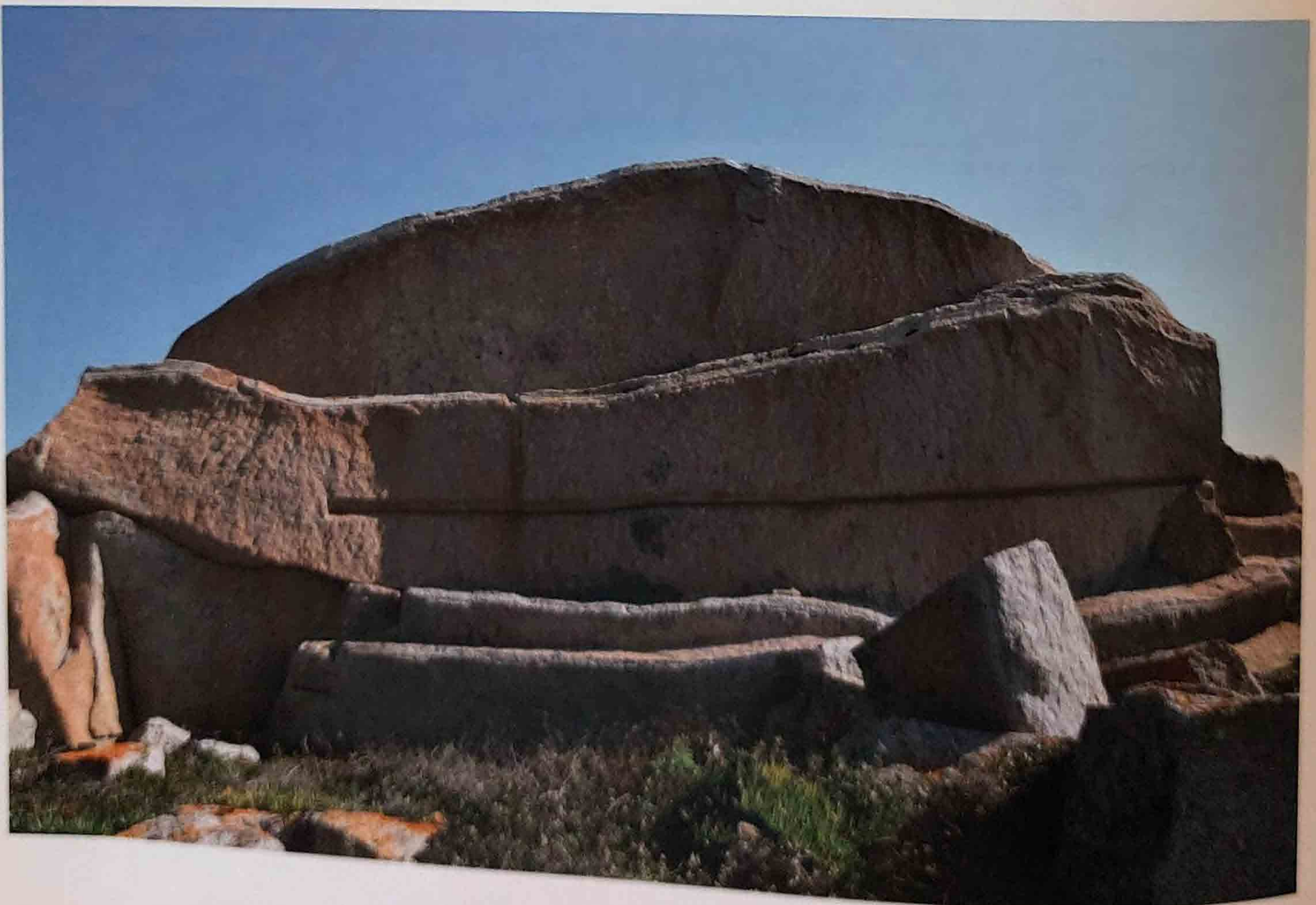


anthropisation précoce des environnements dans la mesure où l'étude palynologique révèle la présence de plantes cultivées (*Cerealia-t*) depuis le début du Néolithique ancien, vers 5450-5400 avant notre ère, jusqu'au Chalcolithique. Des études palynologiques réalisées sur des sédiments prélevés dans la Cala Del Greco (nord de l'île de Cavallo), dans le cadre des recherches doctorales de Yoann Poher (laboratoire IMBE, Aix-en-Provence), tendraient également à démontrer indirectement une occupation humaine vers 5400-5300 avant notre ère. Si les résultats se confirment, l'occupation humaine très ancienne (début du Néolithique ancien) serait avérée à l'échelle du secteur Piantarella-Cavallo, alors que les données archéologiques mettant en évidence une anthropisation précoce des paysages sont lacunaires pour toute la période néolithique, voire absentes. Les informations relatives à l'occupation durant l'époque romaine en termes de modifications du couvert végétal sont encore très ponctuelles à l'échelle de la Corse et l'obtention de données sur le secteur de Piantarella-Cavallo serait très informative à ce sujet. Mais on constate un important hiatus de la sédimentation vers 1 m de profondeur sur les trois carottages de Piantarella. En effet, le modèle d'âge/profondeur établi

pour la lagune de Piantarella met en évidence une incision des niveaux compris entre le début de l'âge du Bronze et la fin du I^{er} millénaire apr. J.-C. (soit environ 2500-3000 ans de sédimentation !). Cette discontinuité dans la sédimentation n'a pas encore trouvé d'explication et il n'est pas exclu que des interventions d'origine anthropique au cours de l'époque romaine en soient la cause. Ainsi, il serait possible d'envisager un dragage des sédiments de la lagune pour maintenir une ouverture vers la mer, en particulier vers le sud de l'étang de Piantarella, afin de faciliter la circulation des embarcations dans un milieu en voie de colmatage sédimentaire, totalement naturel. Comme autre cause possible une tentative d'aménagement de type salin peut être évoquée. Enfin, une origine naturelle n'est cependant pas à exclure (succession de phases érosives).

Les analyses de laboratoire conduites sur les carottages effectués à Piantarella et sur l'île de Cavallo devraient donc favoriser une reconstitution des dynamiques environnementales depuis le Néolithique ancien. Ces recherches tenteront d'apprécier la part des forçages d'origine naturelle et anthropique dans l'élaboration des paysages des Bouches de Bonifacio au cours de l'Holocène. Ces recherches se font en synergie

Fig. 7. Vue du front de taille de l'époque romaine sur l'îlot de San Bainzu. (Cl. L. Nonne)



avec un autre PCR triennal (Approche géoarchéologique des paysages de Corse à l'Holocène, entre mer et intérieur des terres "Trà Mare è Monti", Resp : Matthieu Ghilardi, 2018-2020).

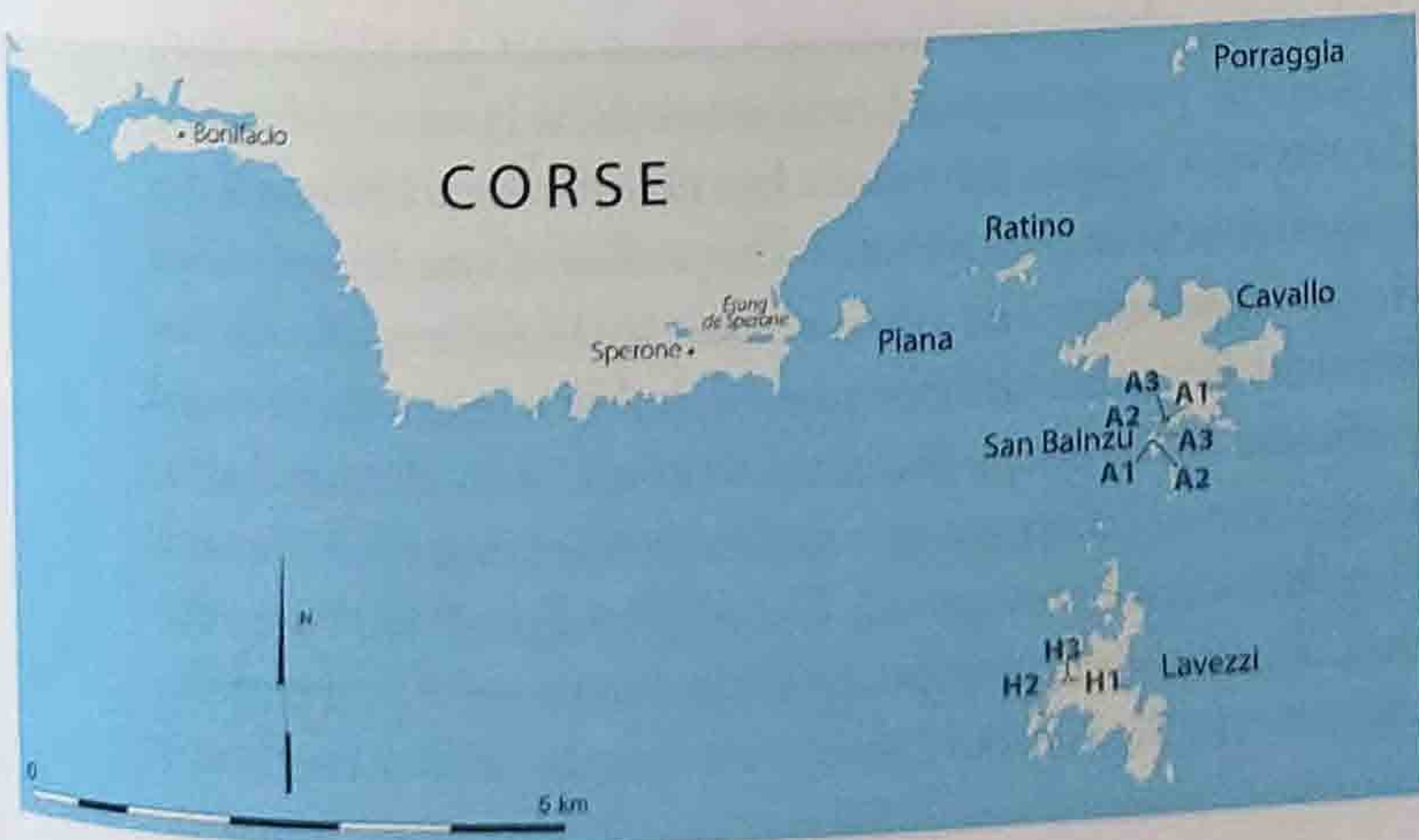
UN TERRITOIRE AUX RESSOURCES RICHES ET VARIÉES

La nature des ressources disponibles sur un territoire donné peut apporter des indices significatifs sur la nature de l'occupation. En plus des productions agricoles, du bois, de la cire et du miel qui étaient probablement exploités en quantité importante, un granite de belle qualité émerge, formant plusieurs îlots. La pierre était ici facilement déplaçable en raison de sa localisation à quelques mètres des points de chargements. D'importantes quantités de blocs ont probablement alimenté le marché méditerranéen durant le Haut Empire. Par ailleurs, le murex dont la chair était fréquemment consommée a fait également l'objet d'un traitement particulier. À Cavallo, une attestation de l'extraction des glandes tinctoriales du rocher fascié *Hexaplex trunculus* a été identifiée.

Les carrières de granite de Cavallo

L'approche géoarchéologique des carrières corses de granite gris est complémentaire du projet d'étude archéologique de l'occupation romaine. En effet, l'hypothèse a été émise que les structures romaines sont en relation directe avec l'exploitation de la pierre ; chez certains auteurs, ce lien semble substantiel ; Zucca par exemple, fait de l'établissement de Cavallo la possible demeure d'un *procurator metallorum* qui aurait été en charge de l'exploitation du granite sur l'île (Zucca, 2003 : 158).

Fig. 8. Localisation des carrières romaines dans l'archipel des Lavezzi.
(DAO N. Bloch, ULB-CReA Patrimoine)



Une carrière en particulier, celle de l'îlot San Bainzu, était connue dans la littérature ; elle figure dans les *Notes d'un voyage en Corse* publié par Mérimée en 1840 (fig. 7). La prospection pédestre fait apparaître un bassin d'exploitation plus large, à l'échelle des îles composant l'archipel des Lavezzi. Outre les carrières de San Bainzu, il existe plusieurs sites sur l'île Cavallo, mais aussi sur l'île Lavezzi, dont trois présentent une signature technologique similaire à celle de San Bainzu et de Cavallo (fig. 8).

La question est évidemment de savoir quelle était la destination des produits de l'exploitation. Ils ne semblent pas destinés à un usage local. Les substructions de la *villa* de Piantarella sont constituées de blocs de granite rose et gris, essentiellement de ramassage, avec néanmoins quelques blocs équarris. L'étude géologique montre que ces blocs proviennent des alentours de Sperone, et non des carrières étudiées.

Roger J.-A. Wilson croit pouvoir retrouver le granite rose de Capo Testa (Sardaigne) dans une colonne du musée d'Aléria, alors qu'il associe le granite corse aux colonnes du Palazzo di Re Barbaro de Porto Torres (*Turris Libisonis*), ou du Baptistère de Cornus, en contexte paléochrétien sarde (Wilson, 1988). D'autres travaux géoarchéologiques, notamment ceux d'Olwen Williams-Thorpe (Williams-Thorpe, 2008, entre autres) qui a analysé le marché et la diffusion des granites dans l'empire romain, démontrent la diffusion des granites sardes des Bouches de Bonifacio à l'échelle de l'Empire, la Tripolitaine, l'Hispanie (Andalousie et Estrémadure), la Toscane et Rome. Si une étude de la diffusion dans l'Empire n'est pas envisageable dans le cadre d'un PCR, le dossier régional sera repris à la lumière de l'utilisation du granite pour les sites majeurs, Aléria et Mariana en Corse, Porto Torres et Cornus en Sardaigne.

Le granite fait l'objet d'une gestion impériale à travers une institution centralisée, probablement créée au deuxième siècle, la *ratio marmorum*. Les granites corso-sardes ne figurent pas dans la liste des matières gérées par le bureau, mais le granite gris d'Assouan y est repris. C'est ce granite qui est utilisé pour les grandes commandes impériales, colonnes monolithes extérieures du pronaos du Panthéon (fûts de 12,5 m., 1,5 m. de diamètre, 69 t.), les colonnes de la nef centrale de la basilique Ulpia du *forum* de Trajan, etc. ; l'ouverture de carrières plus modestes pourrait correspondre à un marché secondaire cherchant à imiter le prestige de cette matière d'exception, le *granito del foro* du Mons Claudianus, de teinte blanc-gris, moucheté d'inclusions noires. Les carrières corses pourraient faire partie d'un bassin d'exploitation "italique", incluant l'île d'Elbe, Giglio, ainsi que les carrières du Capo Vaticano (Calabre), Parghelia et Nicotera, ensemble de granites de substitution de bonne qualité et surtout, étant proche d'Ostie, de moindre coût.

Les carrières sont, pour l'essentiel, maritimes, c'est-à-dire à proximité immédiate de l'eau, et ce pour des raisons de facilité de transport, étant posé qu'il est plus simple d'acheminer des blocs par voie maritime que par transport terrestre. La typologie des carrières, ouvertes en gradins, est bien documentée dans le monde antique. L'exploitation, pragmatique, vient se caler sur les failles naturelles du granite. De grands blocs sont détachés au moyen de tranchées de havage réalisées en sillons progressifs au pic (20 cm de large, 20 de profondeur), au fond desquelles une gouttière est ménagée pour insérer des coins, utilisés pour cliver la roche. Les blocs utiles extraits au format parallélépipédique sont mis en forme dans un second temps pour produire, en grande majorité, des colonnes monolithes. Curieusement, et contrairement à d'autres carrières connues, en Troade, dans le Capo Vaticano ou au Mons Claudianus, aucune colonne finie (et polie) n'a été trouvée *in situ*. Par ailleurs l'étude est en cours, mais la signature technologique corse (en particulier les lignes de havage en sillons progressifs, au profil en escalier) semble singulière ; elle est peu utilisée dans l'exploitation en Sardaigne au sein de la grande carrière de Capicciolu à Capo Testa (où les colonnes, par ailleurs, sont directement taillées sur lit, et non sur les blocs d'abord extraits au format parallélépipédique). D'autres structures (rampes, glissières) sont ménagées sur les voies d'accès ou les carreaux. À San Bainzu, nous avons repéré une structure qui pourrait être une forge romaine ; la datation ¹⁴C d'un charbon de bois prélevé dans la structure donne, en date calibrée, 74-221 AD.

Le relevé des blocs taillés inachevés et/ou abandonnés, une vingtaine au total, fait apparaître deux colonnes monolithes de grand format (la plus grande mesure 8 m de longueur pour 1,2 m de diamètre) mais l'essentiel est constitué de colonnes plus réduites (3-4 m de long pour 0,5 m de diamètre), de bases, de fûts simples, parfois avec astragale, ou de chapiteaux ébauchés.

Les Romains ont ouvert trois carrières sur Lavezzu mais l'étude des fronts de taille et des blocs, en cours, nous laisse à penser que très peu de blocs ont été prélevés. Le même diagnostic peut être posé pour l'une des carrières du site de Cavallo. Pour Lavezzu, l'abandon pourrait s'expliquer par le fait que les Romains ont cherché de manière préférentielle la granodiorite, seulement présente sur Cavallo/San Bainzu. Mais d'autres facteurs géologiques expliquent peut-être ces abandons, notamment la présence d'inclusions basaltiques vertes dans la roche, gênantes tant sur le plan extractif qu'esthétique.

Les sources écrites laissent à penser que les carrières de Cavallo/San Bainzu ont été perturbées au XIX^e s. Mérimée indique que San Bainzu a été exploité pour réaliser les bornes d'amarrage du port de Bonifacio. Plusieurs inscriptions sur

les fronts de taille, formées d'un "H" ou "H 1829" pourraient correspondre à cette phase d'exploitation. Entre 1869 et 1874, la même carrière est exploitée pour la construction de la tour balise et du phare de Lavezzu. Bien que périphérique à l'objet premier de l'étude, la compréhension de la phase contemporaine est impérative et préalable à toute quantification de l'exploitation romaine qu'elle pourrait avoir profondément perturbée (près d'un tiers de la masse extraite, voire davantage, selon nos premières estimations). La technologie permet de recouper sur le terrain cette exploitation contemporaine. La signature est très différente : aucune tranchée de havage, mais des lignes de coin plus petites, et de section rectangulaire, pour la taille de blocs plus petits, parallélépipédiques, que l'on peut à loisir recouper en quadris de construction.

L'exploitation de la pourpre

Le diagnostic archéologique réalisé sous la direction de Laurent Vidal dans l'île de Cavallo a mis en évidence, entre autres activités, une extraction de pourpre à partir du rocher fascié *Hexaplex trunculus*, un des murex exploités durant la période antique. Nous développerons ici un aspect succinctement évoqué dans une publication récente (Vidal *et al*, 2017), à savoir le caractère exceptionnel de cette découverte dans le monde italique. En effet, les mentions de coquilles de murex concassées qui caractérisent l'extraction de la substance porphyrogène sont rares et éloignées. La plus proche, elle-même isolée sur la côte provençale, se place à Toulon dans des gravats installés entre le IV^e et le VI^e s. apr. J.-C. Aucune découverte n'a été recensée dans le bassin de la mer Tyrrhénienne. Les seules attestations archéologiques récentes sont en Adriatique. Des concentrations de coquilles brisées ont été mises au jour sur la côte d'Istrie où le rocher fascié est majoritairement employé avec un apport complémentaire du rocher droite-épine *Bolinus brandaris*. Des évocations en Vénétie n'ont pas la force argumentaire des données précédentes. Plus au sud de la péninsule, à Tarente, un *Monte Testaceo* ou plus couramment un *Monte dei Coccioli*⁵ est décrit et analysé par François Lenormant dans la seconde moitié du XIX^e s. Ce dernier auteur fait clairement référence à des coquilles brisées pour émettre l'hypothèse d'une récupération de pourpre et précise que ce monticule mélange le rocher fascié et le rocher droite-épine. L'établissement de l'arsenal militaire de Tarente à la fin du XIX^e s. aurait fait disparaître ce gisement. Il faut ensuite gagner les Îles Baléares et la côte maghrébine à l'ouest, ou la Grèce à l'est, pour retrouver des coquilles brisées dans un but d'extraction de pourpre. La découverte de l'île de Cavallo ressort de ce bref inventaire comme assurément originale.

Il serait intéressant d'en poursuivre l'exploration par une intervention archéologique plus importante qu'un simple diagnostic. Si les perspectives ne sont pas très encourageantes, l'accès à l'île étant très réservé, aucun espoir n'est cependant perdu, car contrairement au(x) gisement(s) de Tarente, aucune destruction irrémédiable n'est survenue.

On peut espérer par ailleurs que les interventions sur la *villa* voisine de Piantarella, avec laquelle l'activité pourrait être en lien, soient l'occasion de découvrir des emplois de pourpre, par exemple dans la composition d'enduits peints décoratifs, ou de repérer d'autres gisements de coquilles concassées.

LE DÉTROIT, PÉRILLEUX RACCOURCI ENTRE LA ROME ET LA BÉTIQUE

Exigu et dangereux, l'espace maritime qui sépare la Corse de la Sardaigne et la Méditerranée occidentale de la mer Tyrrhénienne, a sans doute été utilisé dès la fin de la Préhistoire pour les échanges et les contacts entre les deux îles. Bras de mer tout à fait exceptionnel mais extrêmement dangereux, parsemé d'îles et d'îlots, et caractérisé par des courants forts et brutaux, les Bouches de Bonifacio sont considérées comme un véritable "cimetière d'épaves" et ont payé à ce titre un lourd tribut à la naissance de l'archéologie sous-marine (Cibecchini, 2017).

Le passage d'hommes et de biens entre la Sardaigne et la Corse remonte sans aucun doute à des époques très lointaines. Toutefois nous n'avons presque pas de traces archéologiques sous-marines des échanges les plus anciens. Dans la partie centrale des Bouches de Bonifacio (entre le Capo de Feno à l'ouest et l'écueil de Perduto à l'est), qui est aussi la plus dangereuse, le Drassm a recensé plus de quatre-vingts entités archéologiques, mais rares sont les témoignages antérieurs au II^e s. av. J.-C. La seule exception est représentée par deux amphores étrusques et une amphore massaliote (ou corinthienne B) d'époque archaïque découvertes aux îles Lavezzi dans les années 1960 et à une amphore étrusque de type Py 3B récupérée grâce à une saisie des douanes à Bonifacio plus récemment.

Pour l'époque hellénistique, les témoignages sont encore très sporadiques et ponctuels. Ils se résument à trois épaves et à quelques objets isolés ou issus de mouillages. Cette donnée n'est pas surprenante si nous pensons que la traversée du détroit de Bonifacio est spécialement dangereuse dans le sens E-O. La route principale empruntée par les navires de commerce avant le début de l'Empire romain était celle qui reliait l'Italie centro-méridionale à la Gaule et aux côtes espagnoles en longeant les côtes de la mer Tyrrhénienne. Le navire chargé d'amphores remplies de vin italique, associé

à la vaisselle de table à vernis noir produite en Campanie, suivait probablement cette route quand il a fait naufrage à l'est de Perduto autour de 100 av. J.-C.

Entre la fin du I^{er} s. av. J.-C. et le début du I^{er} s. apr. J.-C., commence la crise des exportations italiennes. Au début de l'Empire, l'Italie, la ville de Rome en tête, cesse progressivement d'être un centre d'exportation pour devenir un centre de consommation de biens produits dans les provinces. C'est à ce moment que les Bouches de Bonifacio se transforment en un véritable "couloir maritime commercial".

Pendant les deux premiers siècles de l'Empire, le vin arrive surtout de Tarraconaise (la Catalogne actuelle) et ensuite de Gaule tandis que l'huile et les sauces ou les salaisons de poisson viennent de Bétique (Espagne méridionale). Dans les premières décennies de cette période, ces trois marchandises principales sont souvent associées à des matières premières telles que le plomb, l'étain et le cuivre. La route la plus directe entre la Bétique et Rome passe par les Bouches de Bonifacio, ce qui explique l'étonnante concentration d'épaves appartenant à cette période dans le détroit. Sur la vingtaine d'épaves antiques identifiées, douze se situent dans le I^{er} s. apr. J.-C. et transportaient une cargaison provenant d'Espagne. La part du lion va aux navires de Bétique : huit épaves et d'innombrables objets isolés face aux quatre chargées de vin produit en Tarraconaise. Deux de ces épaves sont les plus représentatives du commerce bétique et ce sont aussi les mieux connues. Il s'agit des Sud-Perduto 2 (1-15 apr. J.-C.) et Sud-Lavezzi 2 (22-25 apr. J.-C.). Elles étaient chargées de plusieurs types d'amphores à sauce de poisson ou salaisons (Dr.7, 8 e 9) et à huile (Dr.20), de quelques amphores à vin ou à *defrutum* (Dr.28 et Haltern 70) et de lingots de plomb associés, dans le cas de Sud-Lavezzi 2, à des lingots de cuivre.

Pour les périodes suivantes, les épaves se font plus rares. Nous n'avons par exemple qu'un gisement avec des amphores gauloises qui transportaient le vin produit en masse en Gaule méridionale à partir du milieu du I^{er} s. jusqu'au III^e s. apr. J.-C. (Cavallo 7). Une autre épave (Sud-Lavezzi 5) en a restitué quelques exemplaires, mais elles sont bien présentes dans les sites de mouillages. L'épave de Sud-Lavezzi 5 est toutefois très intéressante : à une profondeur importante (plus de 70 m), elle a conservé sa coque en bois, quelques amphores gauloises et autres céramiques, qui sont plutôt à rattacher à la dotation de bord qu'à une cargaison. Sans exclure la possibilité d'un pillage particulièrement destructif, cette épave pourrait être la première à témoigner du commerce le plus florissant de toute l'Antiquité, celui du blé. Cinq épaves seulement, la plupart très mal connues, et de nombreux objets isolés illustrent les trafics de la fin de l'Antiquité. Le courant commercial provenant des provinces hispaniques vers

Rome perdue jusqu'au IV^e s., comme en témoigne l'épave Sud-Lavezzi 1 (IV^e s. apr. J.-C., la seule vraiment fouillée), chargée de conserves de poisson, principalement de Lusitanie (Portugal actuel) et d'huile de Bétique. Pourtant, à partir du III^e s. apr. J.-C., ce sont les marchandises de l'Afrique du Nord, avec des denrées alimentaires (huile, sauce de poisson et blé) et de la vaisselle de table et de cuisine, qui dominent les marchés méditerranéens.

Si l'importance des Bouches de Bonifacio dans le grand commerce méditerranéen est bien attestée, les pratiques commerciales sont plus complexes à aborder. Les installations côtières, qui sont assez exceptionnelles pour la Corse, sont encore méconnues. Ces aspects, liés aux échanges et aux activités productives maritimes, pourraient être mis en évidence grâce à la reprise des témoignages archéologiques déjà connus. À ce titre, une reprise de toute la documentation dans la passe de Piantarella – pas seulement les épaves – et de nouvelles recherches de terrain sur les structures immergées présentes

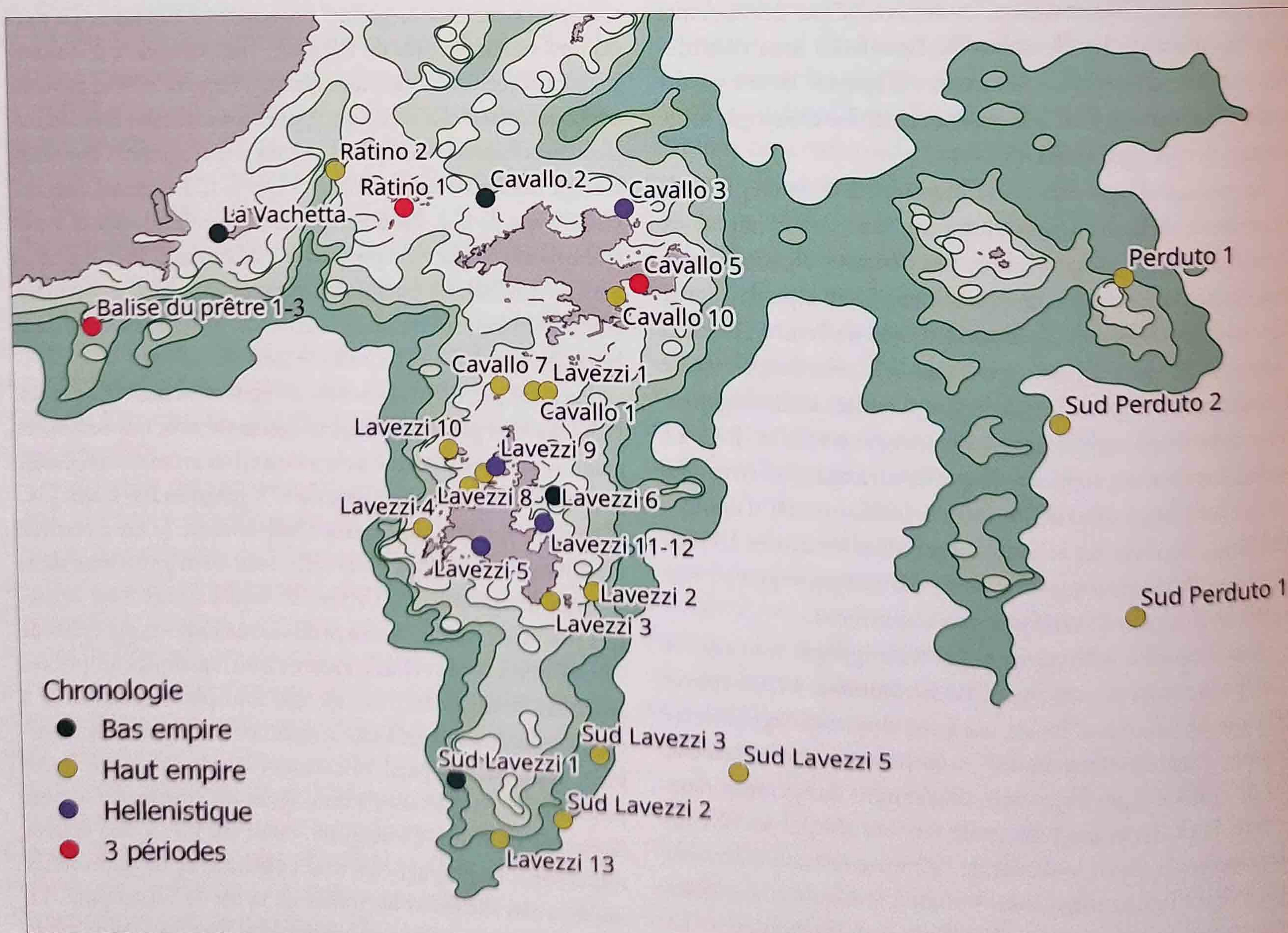
le long de la côte de Punta Sperone devraient permettre une meilleure compréhension du fonctionnement économique et commercial du site.

CONCLUSION

Ce tour d'horizon offre un bilan mitigé. La dynamique de l'occupation est difficile à cerner en raison d'une documentation très lacunaire. La plupart des témoignages concernent des épandages de mobilier (Maora, Giannone, Stintinu, Piana) qui sont impossibles à interpréter faute d'une caractérisation stricte. À Piana par exemple, les vestiges se rapportent à des tessons concrétionnés, ayant longuement séjourné sous la mer et qui résultent probablement de dépôts modernes constitués par des plongeurs.

La zone d'étude a été intensément fréquentée à la période républicaine comme en attestent les épaves chargées de

Fig. 9. Localisation des principaux gisements immergés dans les Bouches de Bonifacio. Extrait de la base de données Patriarche. (DAO F. Cibecchini, Drassm)



mobilier. Cependant, aucune habitation médio- ou tardo-républicaine n'est documentée le long du littoral. En plus des Bouches qui étaient empruntées pour le commerce entre Rome et la Bétique, le territoire était structuré par un réseau de voies dont l'axe principal orienté N-S devait probablement longer la côte orientale dans le prolongement de la route décrite plus tard dans l'Itinéraire d'Antonin. D'autres chemins longeant les vallées orientées O-E ont une origine haute mais aucune étude de terrain ne permet de valider leur fréquentation à l'époque romaine.

C'est probablement au tournant de l'ère qu'émergent plusieurs établissements romains. Le site des Glénants localisé à l'est du goulet, la *villa* de Piantarella et l'établissement de Cavallo pourraient tous participer d'une phase d'organisation du territoire que l'on peut ancrer chronologiquement au début du I^{er} s. apr. J.-C. Les bustes sculptés au pied de la falaise calcaire à Bonifacio et le sarcophage de marbre à strigiles – qui est assurément plus tardif – constituent autant de témoignages de la fréquentation de la basse vallée par des populations romanisées.

Plusieurs éléments portent à penser qu'à partir du II^e s. apr. J.-C., la commercialisation du granite gris corso-sarde a connu un essor considérable. De part et d'autre du détroit, des sites d'extraction sont observables. Ces derniers connaissent des fortunes diverses en raison de leur rendement et de la qualité des blocs extraits. Le travail de carrière à Cavallo a été relativement intense, nécessitant des infrastructures variées pour convoier les blocs et les embarquer (pontons, débarcadères, etc.) ainsi que, on le suppose, des bâtiments pour l'intendance et le logement des personnes en charge de l'exploitation ou de l'administration. L'activité des carrières pourrait expliquer en partie le développement d'une, voire deux habitations de grande dimension sur l'île. Par ailleurs, d'autres activités économiques liées à l'exploitation de ressources du littoral sont attestées dans le giron de cet établissement avec l'exploitation de la pourpre du rocher fascié *Hexaplex trunculus*.

La morphologie des monuments reconnus pose question car que ce soit à Cavallo ou plus encore à Piantarella, l'architecture est fortement inspirée des modèles italiens luxueux qui se diffusent jusqu'au II^e s., avec la mise en place du sol en mosaïque et de bains privés spacieux, indique clairement que ces habitations avaient pour vocation d'accueillir des hôtes d'un rang social relativement élevé. De plus, aucune petite exploitation agricole ou unité de production saisonnière, pourtant fréquentes en Corse, n'offre de comparaison avec les formes d'habitations rencontrées dans la plaine bastiaise ou dans la plaine orientale. L'absence de ces petits établissements sur les cartes archéologiques ne semble pas seulement le fait d'un état de la recherche. Il pourrait suggérer des modalités d'occupation différentes de ce secteur se traduisant par une répartition assez lâche des vestiges. Il faut attendre la fin du Haut Empire pour rencontrer les premières traces – aussi fugaces soient-elles – de mise en culture à Sant'Amanza. Si la nature du substrat offre une première explication, cette dernière n'est pas totalement suffisante, car la culture de l'olivier ou de la vigne est théoriquement envisageable sur le substrat du piale.

Le Sud de la Corse à l'époque romaine apparaît comme un territoire tourné vers la Sardaigne et plus généralement ouvert sur la mer Tyrrhénienne. Les seules épitaphes découvertes dans la région, toutes deux inscrites en langue grecque évoquent d'ailleurs la mémoire d'une femme et d'un citoyen originaires d'Asie. Dans l'état actuel de nos connaissances, l'occupation des Bouches de Bonifacio semble toutefois régie par des contraintes particulières, mais ici plus encore que dans la plaine orientale, la rareté de la documentation constitue une entrave à une analyse synthétique. Les travaux de recherches menés dans le cadre du PCR "Les Bouches de Bonifacio à l'époque romaine : approches archéologique et géoarchéologique" (responsable, Gaël Brkojewitsch pour la période : 2018-2020) conjugués aux résultats de fouilles préventives à venir devraient permettre de mieux comprendre ce terroir.

NOTES

1. Service régional de l'archéologie (SRA).
2. Archives scientifiques du SRA Corse.
3. Les résultats disponibles en 2019 seront intégrés au rapport d'activité du PCR.
4. Cette étude a été réalisée par Suzanne Lang-Desvignes.
5. Nous avons aussi trouvé un *Monte Testaccio* qualifié de "célèbre" dans l'ouvrage de Dominique Cardon (Cardon, 2003). Tous ces auteurs semblent parler d'un même gisement ; il faudrait s'en assurer.

BIBLIOGRAPHIE

- Agostini P.-M., "Recherches archéologiques sur le site romain de Piantarella", *Travaux scientifiques du parc naturel régional et réserves naturelles de Corse* 6, 1991, p. 1-38.
- Bergeret A., Fabre (dir.), *Corse du Sud, Bonifacio, Sant'Amanza*, rapport final d'opération de diagnostic archéologique, Inrap Méditerranée, Nîmes, 2016.
- Cardon D., *Le monde des teintures naturelles*, Éditions Belin, Paris, 2003.
- Cibecchini F., "La Corse dans les routes maritimes", dans *Secrets d'épaves, 50 ans d'archéologie sous-marine en Corse*, catalogue d'exposition, musée de Bastia, juillet-décembre 2017, Bastia, 2017, p. 19-24.
- Jehasse J., Boucher J.-P., "Bas-reliefs romains des îles Cavallo", *Études corses* 26, 1960, p. 36.
- Jehasse J., Nucci F., *Les voies romaines de Corse*, université de Corse, Corte, 2000.
- Lafon X., "Les villas maritimes construites sur le littoral méditerranéen français, essai de bilan" dans Delestre X., Marchesi H. (dir.), *Archéologie des rivages méditerranéens, 50 ans de recherche, Actes du colloque d'Arles*, Bouches-du-Rhône, 28-29-30 octobre 2009, Errance, Paris, 2010, p. 165-173.
- Mérimée P., *Notes d'un voyage en Corse*, Fournier jeune, S. I., 1840.
- Vidal L., Forest V., Manniez Y., Borios M., "Réflexions sur une éventuelle production de pourpre sur l'île de Cavallo en Corse", dans González Villaescusa R., Schörle K. et al. (dir.), *L'exploitation des ressources maritimes de l'Antiquité, activités productives et organisation des territoires, Actes des XXXVII^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes & XII^e colloque de l'association AGER*, Éditions APDCA, Antibes, 2017, p. 315-336.
- Williams-Thorpe O., "A thousand and one columns, observations on the roman granite trade in the Mediterranean area", *Oxford journal of archaeology* 27, 1, 2008, p. 73-89.
- Wilson R. J.-A., "Ancient Granite Quarries on the Bocche di Bonifacio", dans Herz N., Waelkens M., *Classical marble, geochemistry, technology, trade*, Kluwer, Dordrecht-Londres-Boston, 1988, p. 103-112.
- Zucca R., *Insulae Sardiniae et Corsicae, le isole minori della Sardegna e della Corsica nell'antichità*, Carocci, Rome, 2003.